



© JF Paga - Grasset

Sorj Chalandon

France

La trahison

L'auteur

Sorj Chalandon, né en 1952, est un journaliste et écrivain. Grand reporter puis rédacteur en chef adjoint à Libération de 1973 à 2007, il est l'auteur de reportages sur l'Irlande du Nord et le procès de Klaus Barbie qui lui ont valu le prix Albert-Londres en 1981. Écrivain, il a aussi publié cinq romans chez Grasset, dont *Une promesse*, qui a reçu le prix Médicis en 2006. Depuis 2009, Sorj Chalandon est l'une des signatures du *Canard enchaîné*. Par ailleurs, il a participé à l'écriture de la saison 2 de la série télévisée *Reporters*. En 2011, il obtient le Grand prix du roman de l'Académie française pour le roman *Retour à Killybegs*.

Ressources

Site de l'éditeur :
<http://www.grasset.fr/textes/accueil.htm>

La Presse

" Magnifique et désespéré, *Le Quatrième Mur* est le récit d'une utopie et une ode à la fraternité. Antigone n'y est plus une simple pièce : c'est un bloc de mots jeté dans les flaques de sang."

Télérama

" Georges avait fait du théâtre de rue, il va faire du théâtre de ruines car la tragédie qui l'attend, c'est avant tout celle de la guerre. Dans ce sixième roman au style particulièrement affûté, sans se payer de mots, Sorj Chalandon confronte les illusions de son narrateur à la réalité d'une violence qui le dépasse. Et restitue une aventure aussi exaltante que dramatique, au sens propre. "

L'Express

Zoom

Le quatrième mur (Grasset, 2013) (336 p.)



« L'idée de Sam était belle et folle : monter l'*Antigone* de Jean Anouilh à Beyrouth. Voler deux heures à la guerre, en prélevant dans chaque camp un fils ou une fille pour en faire des acteurs. Puis rassembler ces ennemis sur une scène de fortune, entre cour détruite et jardin saccagé. Samuel était grec. Juif, aussi. Mon frère en quelque sorte. Un jour, il m'a demandé de participer à cette trêve poétique. Il me l'a fait promettre, à moi, petit théâtré de patronnage. Et je lui ai dit oui. Je suis allé à Beyrouth le 10 février 1982, main tendue à

la paix. Avant que la guerre ne m'offre brutalement la sienne... »

L'œuvre

Le quatrième mur (Grasset, 2013) (336 p.)

Retour à Killybegs (Grasset, 2011 ; LGF/ Livre de Poche, 2012) (336 p.) Grand prix du roman de l'Académie française 2011, Prix des lecteurs du Festival Rue des Livres 2012

La Légende de nos pères (Grasset, 2009 ; LGF/ Livre de Poche, 2011)(256 p.) Prix Ouest du Printemps du Livre, 2010

Mon traître (Grasset, 2008 ; LGF/ Livre de Poche, 2009) (288 p.) Prix Jean Freustié. Prix Joseph Kessel. Prix Marguerite Puhl-Demange. Prix Simenon. Prix Gabrielle d'Estrées. Prix Lettres Frontière 2008

Une promesse (Grasset, 2006 INDISPONIBLE ; LGF/ Livre de poche, 2008) (288 p.) Prix Médicis

Le Petit Bonzi (Grasset, 2005 ; LGF/ Livre de poche, 2007) (360 p.) Prix du premier roman de l'université d'Artois. Prix de l'École normale supérieure de Cachan. Prix du premier roman du Touquet

Avoir 20 ans à Belfast, photographies de Daniel Hérad (Alternatives, 2003 INDISPONIBLE) (95 p.)

Crimes contre l'humanité, avec Pascale Nivelles (Plon, 1998 ÉPUISÉ) (517 p.)

Retour à Killybegs (Grasset, 2011 ; LGF/ Livre de Poche, 2012) (336 p.) Grand prix du roman de l'Académie française 2011, Prix des lecteurs du Festival Rue des Livres 2012



Maintenant que tout est découvert, ils vont parler à ma place. L'IRA, les Britanniques, ma famille, mes proches, des journalistes que je n'ai même jamais rencontrés. Certains oseront vous expliquer pourquoi et comment j'en suis venu à trahir. Des livres seront

peut-être écrits sur moi, et j'enrage. N'écoutez rien de ce qu'ils prétendront. Ne vous fiez pas à mes ennemis, encore moins à mes amis. Détournez-vous de ceux qui diront m'avoir connu. Personne n'a jamais été dans mon ventre, personne. Si je parle aujourd'hui, c'est parce que je suis le seul à pouvoir dire la vérité. Parce qu'après moi, j'espère le silence.

La Légende de nos pères (Grasset, 2009 ; LGF/ Livre de Poche, 2011) (256 p.) Prix Ouest du Printemps du Livre, 2010



Après avoir été journaliste à la *Voix du Nord*, Marcel Frémaux est devenu biographe familial. « Toute vie mérite d'être racontée », disent ses publicités, et c'est pour cela que ses clients se confient à lui. Il les écoute, met en forme leurs souvenirs, les rédige puis fait imprimer un livre destiné

aux amis ou au cercle familial. Un matin, Lupuline Beuzaboc se présente au biographe. Tescelin, le père de Lupuline, ancien cheminot du Nord de la France, était un Résistant, un partisan de l'Armée des ombres. Dédaigneux des hommages, il n'a raconté sa bravoure qu'à sa fille. Alors, pour ses 85 ans, Lupuline veut offrir à son père les mémoires de son combat. Elle veut ramener son passé glorieux en pleine lumière. Le vieil homme est réticent. Embarrassé. En colère même de tout ce tapage. Et puis il accepte. Marcel Frémaux va s'atteler à cet ouvrage avec passion. Pierre Frémaux, son père, fut un Résistant. Comme le vieux Beuzaboc, un partisan de l'Armée des ombres, silencieux et dédaigneux des hommages. Mais son père n'a jamais rien raconté. Et il est mort, laissant son fils sans empreinte de lui. En écoutant Beuzaboc, c'est son père que le biographe veut entendre. En retraçant sa route, il espère enfin croiser son chemin. Mais rien ne se passe comme il le pensait. Et plus Beuzaboc raconte, plus le doute s'installe. C'est par une poignée de mains, que le biographe et le vieil homme avaient scellé leur pacte de mémoire. Ensemble, ils franchiront les portes de l'enfer.

Mon traître (Grasset, 2008 ; LGF/ Livre de Poche, 2009) (288 p.) Prix Jean Freustié. Prix Joseph Kessel. Prix Marguerite Puhl-Demange. Prix Simenon. Prix Gabrielle d'Estrées. Prix Lettres Frontière 2008



Mon Traître est l'histoire d'Antoine, luthier parisien qui découvre l'Irlande des violons. Il ne sait rien du Nord. Peu lui importe. Ses héros sont archetiers, grands luthiers de légende. La guerre n'est pas encore passée par lui puis, un jour, elle s'impose. Antoine va devenir Tony, pour les gens de Belfast, parce qu'il les verra vivre et souffrir et se battre. Et qu'ils l'aimeront en retour comme un fils. Et puis il y a Tyrone Meehan. L'Irlande est sa bataille. Il boit, il chante, il vous enlace, il vous prend le bras pour parler en secret. Il est engagé à jamais, sans que jamais rien ne le trahisse. Il est l'insoupçonnable. Tyrone donc, l'ami d'Antoine, son frère, son traître à lui. Tyrone n'est pas Denis (le personnage réel qui a inspiré Tyrone). Leurs regards se ressemblent pourtant. Sorj Chalandon n'est pas Antoine, leur douleur est pourtant la même. Denis Donaldson a été exécuté le 4 avril 2006, alors que Sorj Chalandon écrivait l'histoire de Tyrone Meehan. Il a été tué par une arme de chasse, dans le petit cottage familial qui le cachait. Nous ne savons pas qui tenait le fusil. Personne n'a été accusé ce jour.

Une promesse (Grasset, 2006 INDISPONIBLE ; LGF/ Livre de poche, 2008) (288 p.) Prix Médicis



Nous sommes en Mayenne, une maison à l'orée d'un village. Dans cette maison, voici Etienne et Fauvette, un vieux couple qui n'a jamais cessé de s'aimer. La maison est silencieuse. Les volets fermés et la porte close. Nuit et jour pourtant, ils sont sept qui en franchissent le seuil. Sept amis, les uns après les autres, du dimanche au

lundi, chacun son tour et chacun sa tâche. Il y a le bosco, ancien marin qui tient le bar du village, il y a Madeleine qui, chaque semaine, fleurit la maison, il y a Berthevin qui allume et éteint toutes ses lumières, il y a le professeur qui dit des poèmes à voix haute, il y a Ivan, l'ancien cheminot, qui ouvre les fenêtres, il y a Léo qui traverse le village à vélo, puis Paradis enfin, qui remonte la petite horloge. Au grenier, comme une sentinelle, une lampe ancienne veille au cérémonial. Voici l'histoire d'une promesse. La promesse faite à Etienne et Fauvette. Une promesse d'enfance, tenue par sept amis, pour déjouer le plus grand des périls. Ces hommes ont juré de tromper la mort. Et voici qu'un jour, ils renoncent. Ils cessent leurs visites à la vieille maison. Parce que le temps passe. Parce que la lassitude. Parce qu'au grenier, la veuleuse attend que deux âmes lui cèdent. Voici l'histoire d'une fraternité.

Le Petit Bonzi (Grasset, 2005 ; LGF/ Livre de poche, 2007) (360 p.) Prix du premier roman de l'université d'Artois. Prix de l'École normale supérieure de Cachan. Prix du premier roman du Touquet



Jacques Rougeron a douze ans, l'âge où les mots s'enchaînent pour rien, hurlés sous le préau de l'école ou murmurés à la table du père. Jacques Rougeron regarde jaillir ces mots sans pouvoir en attraper aucun. Jacques Rougeron est bègue. Il est bègue, mais le petit Bonzi,

son ami, lui dit qu'une herbe magique existe, qui peut le guérir de son mal. Qu'elle existe chez les Indiens, très loin, mais aussi à Lyon, chez lui, et qu'il n'a qu'à goûter ce qui pousse dans la ville, sur les murs, entre les pavés, sur l'écorce des arbres, au pied de son immeuble, même. En attendant sa guérison, le petit Bonzi lui explique comment être respecté à l'école et aimé à la maison. A l'école, il n'a qu'à dire que son père a brusquement disparu de la maison. A la maison, il n'a qu'à prétendre qu'une épidémie de peste s'est abattue sur l'école... Nous sommes le dimanche 29 novembre 1964. Entre deux bouchées d'herbe, Jacques Rougeron raconte que son père a disparu et que la peste décime ses copains. Il sait que dans cinq jours, ses parents ont rendez-vous avec Manu, l'instituteur. Que tout sera découvert. Cinq jours. Cinq jours hors d'haleine pour devenir grand. Cinq jours avec le petit Bonzi à ses côtés. Le petit Bonzi, son ami, son presque frère, sa part de secret, son ombre. Bonzi, celui qui le regarde maintenant se jeter dans le piège.